

Sous la direction de Jean-François MARMION

HISTOIRE universelle de la CONNERIE

Racontée par Antoine de Baecque, Sylvie Chaperon,
Jean-Paul Demoule, Marc Ferro, Marylène Patou-Mathis, Steven Pinker,
Robert Sutton, Paul Veyne et bien d'autres encore



Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Illustration couverture : ©Marie Dortier

Retrouvez nos ouvrages sur

www.scienceshumaines.com

www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion/Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2019

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361065683

HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA CONNERIE

SOUS LA DIRECTION DE JEAN-FRANÇOIS MARMION





Sommaire

<u>...Et le singe devint con (<i>Jean-François Marmion</i>)</u>	<u>7</u>
<u>La préhistoire de la connerie (<i>Jean-Paul Demoule</i>)</u>	<u>15</u>
<u>La connerie est-elle le propre de l'Homme ? (<i>Jacques Vauclair</i>)</u>	<u>29</u>
<u>La sélection naturelle des connards, rencontre avec <i>Steven Pinker</i></u>	<u>43</u>
<u>Sommes-nous violents depuis toujours ? (<i>Marylène Patou-Mathis</i>)</u>	<u>49</u>
<u>La connerie au temps des pharaons (<i>Florence Maruéjol</i>)</u>	<u>63</u>
<u>La connerie chez les Grecs (<i>Aurélié Damet</i>)</u>	<u>75</u>
<u>Sénèque contre Twitter, rencontre avec <i>Rolf Dobelli</i></u>	<u>89</u>
<u>Les barbares. Histoire d'un malentendu (<i>Bruno Dumézil</i>)</u>	<u>99</u>
<u>Astrologie et magie au Moyen Âge, rencontre avec <i>Jean-Patrice Boudet</i></u>	<u>111</u>
<u>Religions du livre et connerie : « et Dieu créa le con » (<i>Virginie Larousse</i>)</u>	<u>123</u>
<u>Bouddhisme, la connerie serait-elle ailleurs ? (<i>Laurent Testot</i>)</u>	<u>137</u>
<u>Mythologie indienne et connerie d'aujourd'hui (<i>Émilie Ponceaud Goreau et Anthony Goreau Ponceaud</i>)</u>	<u>151</u>
<u>Que faire de notre bêtise ? Réflexions sur l'idiotie en Chine ancienne (<i>Stéphane Feuillas</i>)</u>	<u>165</u>
<u>La connerie vue par les Lumières (<i>Martine Groult</i>)</u>	<u>181</u>
<u>Idées reçues sur l'esclavage (<i>Myriam Cottias</i>)</u>	<u>193</u>
<u>Les conneries en Histoire de la colonisation : le cas de l'Afrique française (<i>Catherine Vidrovitch</i>)</u>	<u>207</u>
<u>Un mal, des mots : histoire des injures racistes (<i>Marie Treps</i>)</u>	<u>221</u>

<u>La grande saga du sexisme (<i>Martine Fournier</i>)</u>	<u>235</u>
<u>Femme, sois mère et tais-toi !, rencontre avec <i>Sylvie Chaperon</i></u>	<u>253</u>
<u>Le ^{xix}^e siècle, eldorado de la connerie médicale (<i>Anne Carol</i>)</u>	<u>263</u>
<u>Histoire de la connerie dans un monde de fous ou Histoire de la folie dans un monde de cons (<i>Patrick Lemoine</i>)</u>	<u>279</u>
<u>Du dandysme et de la bêtise (<i>Alain Montandon</i>)</u>	<u>291</u>
<u>Antisémitisme et homophobie ordinaires dans le spectacle (<i>Chantal Meyer-Plantureux</i>)</u>	<u>305</u>
« Demain, tous crétins ? » <u>La grande peur des années 20 (<i>Antoine de Baecque</i>)</u>	<u>317</u>
<u>L'aveuglement au ^{xx}^e siècle (<i>Marc Ferro</i>)</u>	<u>331</u>
<u>La connerie des peuples, de la volonté de puissance au désir de normalité, rencontre avec <i>Paul Veyne</i></u>	<u>349</u>
<u>« Quelle connerie la guerre » (<i>Vincent Capdepuyl</i>)</u>	<u>355</u>
<u>Connerie et terrorisme (<i>Gilles Ferragu</i>)</u>	<u>373</u>
<u>La mondialisation est-elle une connerie ? (<i>Vincent Capdepuyl</i>)</u>	<u>385</u>
<u>Silicon Valley : quand les connards sont à la barre, rencontre avec <i>Robert Sutton</i></u>	<u>399</u>
<u><i>Homo detritus</i> : la longue histoire de nos déchets (<i>Christian Duquenne</i>)</u>	<u>409</u>
<u>Le transhumanisme est-il l'avenir de la connerie ? (<i>Elisabeth de Castex</i>)</u>	<u>425</u>
<u>Sommes-nous trop cons pour sauver le monde ? Rencontre avec <i>George Marshall</i></u>	<u>437</u>
<u>Le tour du monde en quatre conneries (<i>Laurent Testot</i>)</u>	<u>451</u>
<u>La connerie, un moteur de l'Histoire (<i>Jean-François Dortier</i>)</u>	<u>473</u>
<u>Contributeurs</u>	<u>485</u>

...Et le singe devint con

Ne sous-estimons jamais le péril juif. Les Israélites, marionnettistes des groupes de presse et tapis dans la pénombre des banques, nous saisissent à la gorge en faisant mine de nous caresser, et nous briseront la nuque.

Ne gâtons pas trop les sauvages auxquels nous accordons les lumières de la civilisation : ils pourraient se croire nos égaux. Et Dieu préserve nos filles de jamais épouser des nègres, qui abâtardiraient le sang hérité de Vercingétorix et Clovis.

Les femmes qui lisent sont dangereuses. Elles emplissent leur minois de délires de grandeur et ne demanderont bientôt qu'à fumer, porter le pantalon, mettre leur nez dans les comptes, régenter les menus plaisirs de leur mari, travailler... dans des carrières scientifiques, même ! Les hommes, concurrencés, se retrouveront au chômage et sombreront dans l'alcoolisme tandis que leurs adolescents, livrés à eux-mêmes, se verront voués à l'oisiveté et aux pires maux.

Les sodomites sont des malades dont il importe de corriger la perversion. Sinon, qui sait de combien de mineurs

ils finiraient par abuser ? Quant aux égarées qui se réclament de Lesbos, qu'un gaillard les honore avec une mâle vigueur pour les remettre dans le droit chemin !

Et puis ce qu'il faut aux jeunes, c'est une bonne guerre.

Il n'y a pas si longtemps, de tels propos reflétaient l'opinion dominante. D'ailleurs, ils n'ont pas tout à fait disparu... Si une *Histoire universelle de la connerie* avait vu le jour en France au début du xx^e siècle, sans doute aurait-elle qualifié d'abrutis, de scélérats et d'imprudents dégénérés les féministes, pacifistes, anticolonialistes, cosmopolites et laïcards alors marginalisés. Et qui sait quels beaux principes d'aujourd'hui atterriront demain dans les poubelles de l'Histoire !

Exactement comme les individus, les groupes d'une époque donnée, du village à la nation, entretiennent des représentations simplistes et binaires sur ce qui est bien, mal, noble, vulgaire, civilisé, barbare, s'attribuant de plus ou moins bonne foi les meilleures qualités, affublant les autres de toutes les tares, se définissant en miroir inversé de tels épouvantails, boucs émissaires et cibles idéales. Si, à l'échelle de notre seule société, l'étude des hauts faits de la connerie humaine paraît donc hasardeuse, y adjoindre les points de vue d'autres cultures risque encore de brouiller les lignes. Le caractère protéiforme du phénomène, le relativisme,



les risques d'anachronisme, l'absence de données peuvent rendre le présent livre parfaitement vain. Il faudrait donc capituler sans même livrer bataille? Déclarer forfait? L'entreprise dût-elle relever du seul baroud d'honneur, nous avons la faiblesse de penser qu'une connologie, ou étude de la connerie, ne saurait s'avérer totalement inutile, non pour nous risquer à la moindre conclusion définitive, ce qui serait d'une abyssale présomption, mais pour alimenter la réflexion. Proposer une tentative de débroussaillage, une exploration de contrées intimidantes car luxuriantes... en un mot, une *enquête*. Ce qui rejoint très précisément l'étymologie du vocable *historia*.

Mais par où commencer?

« Que la connerie soit! » Et la connerie fut.

Quand situer l'acte de naissance de la connerie dans une « histoire universelle »? Serait-elle apparue avec l'univers lui-même? Après tout, si Dieu existe, quelle mouche l'a piqué de créer quoi que ce soit, lui si insurpassable? Pourquoi cette volonté, ce désir, cette envie? Il avait donc un manque, une faille? Il était donc imparfait, lacunaire, oisif, qu'il lui fallut déclencher la grosse pichenette du Big Bang? Pourquoi extirper du néant ce désert immense dont nous n'arpentons qu'un grain de sable avant de retourner nous-mêmes en poussière? Mais sachons rester humbles devant ces questions qui ne sont pas du ressort de l'Histoire. « Comment veux-tu que je te parle de Dieu? Je ne sais même pas me servir d'un ouvre-boîte... » : ainsi parlait Woody Allen.

Voici toutefois des millénaires que des téméraires se demandent si l'univers, en tout cas notre planète, ne serait pas une connerie. Par exemple, certaines sectes contemporaines et rivales du christianisme primitif avançaient déjà

l'hypothèse que s'il existe bel et bien un Créateur éternellement parfait, notre monde, lui, fut créé par un sous-dieu, un ersatz, un amateur, un empoté : le Démon (ou les Démon : pour certains spéculateurs, ces Gaston Lagaffe cosmiques s'y seraient mis à plusieurs). Se prenant pour l'égal de Dieu, ce grossier personnage, en guise de création, n'aurait commis qu'une approximation, un brouillon, ni fait ni à faire. C'est à lui seul que nous devons notre soumission à la matière corrompue, illusoire, éphémère, et à son corollaire le temps. À nous d'échapper à cette réalité en palimpseste pour embrasser le chef-d'œuvre enfoui sous la caricature, démasquer l'imposteur pour s'unir au vrai Dieu. Les retrouvailles tant espérées avec le Divin portent un nom : la Gnose, c'est-à-dire la connaissance. Et tous les moyens sont bons pour y parvenir, au gré des sectes d'alors, y compris se jouer systématiquement des interdits religieux, alimentaires et sexuels, mépriser totalement le décor qui nous entoure et les spectateurs fantoches qui le confondent avec la vraie vie, connaître toutes les expériences possibles, quitte à faire consciencieusement le mal jusqu'à s'en blaser.

Le prix à payer de l'évolution

Dans la perspective gnostique, la tâche originelle n'est donc pas humaine, mais cosmique, lorsque la connerie gangrena le Démon, le poussant à se croire l'égal de Dieu. Adam et Ève ont-ils jamais cherché autre chose en goûtant aux fruits de la Connaissance, apanage de leur créateur ? Les Grecs ont qualifié d'*hubris* cette démesure catastrophique qui nous éloigne de la tempérance que Montaigne résumera dans l'ultime phrase ajoutée à ses Essais : « Et au plus eslevé throne du monde, si ne sommes assis, que sus nostre cul. »

Dans les années 1970, François Cavanna, fondateur de *Hara Kiri* puis *Charlie Hebdo*, publia un triptyque, *L'Aurore de l'humanité*. Les livres avaient pour titre:... *Et le singe devint con* (1972), *Le con se surpasse* (1975), et *Où s'arrêtera-t-il?* (1977). Tout est dit. Certes, on peut contester cette généalogie trop linéaire pour être honnête. Nous ne descendons pas du singe, puisque nous sommes plutôt cousins. Nos catégories de primates respectives seraient issues de l'introuvable LUCA (*Last Universal Common Ancestor*, ou dernier ancêtre commun universel). Ledit commun ancêtre était-il un grand con, déjà? Est-ce lui qui apparaît au début de 2001, *l'Odyssée de l'espace*, lorsqu'un singe, au contact d'un monolithe extraterrestre, acquiert l'intelligence, use d'un os comme outil... et, très vite, comme massue pour occire son semblable sur fond de Richard Strauss? Une arme est née, l'humanité peut prospérer, la connerie et l'*hubris* dans son giron. Jadis considéré comme l'apparition fulgurante et miraculeuse des ingrédients qui firent de l'*homo sapiens* une espèce hors normes, il arrive que le néolithique se voie justement interprété aujourd'hui comme le temps d'éclosion de la propriété privée, du pouvoir pyramidal, du patriarcat, des inégalités, des injustices, de la colère sociale et de la violence. En l'occurrence, un prodigieux catalyseur de connerie envers laquelle nous fîmes promptement acte de servitude volontaire, complaisante et zélée, quel que soit le malheur qu'elle nous cause en retour.

L'aurore de la connerie coïncide-t-elle vraiment avec la civilisation? Prudence, évidemment. En tout cas déferla sur tous les continents notre danse macabre menée par la mort et l'aveuglement, tout un Pandémonium tragicomique digne d'un tableau de Jérôme Bosch. Que de taches, de coulures et de repentirs dans cette fresque

que l'on aimerait imaginer pour illustrer notre destinée! Et gageons que, dans son ironique *Éloge de la folie*, bien avant que ce dernier vocable ne se voie confisqué par la psychiatrie, Erasme évoquait en réalité la connerie. C'est-à-dire le contraire de la sagesse, et non pas de l'intelligence, puisqu'il existe tant de cons qui n'ont pas même l'excuse de l'ignorance.

Si tentant que ce soit, nous commettrions néanmoins une assez belle ânerie en résumant l'aventure humaine à ces éraflures. Après tout, nous comptons à notre actif l'art et la science, la démocratie, la coopération internationale, et tant de fleurons dont n'auraient pas même osé rêver nos milliards d'ancêtres disparus. Nos capacités uniques à nous abstraire de nos perceptions immédiates, à spéculer sur ce qui n'existe pas encore, à ruminer ou fantasmer ce qui n'existe plus, à forger, manipuler, exacerber des croyances et des idées dont nous nous persuadons qu'elles sont réelles, nous rendent individuellement ou collectivement capables du meilleur comme du pire. Le meilleur, par exemple avec les avancées inouïes de la science des XIX^e et XX^e siècles, desquelles nous restons redevables. Le pire, lorsqu'au nom du progrès, cette même science déclencha des campagnes d'eugénisme radical pour lutter contre la



dégénérescence censée menacer notre patrimoine culturel et biologique commun. Tout et son contraire, la splendeur et la crapulerie, les miasmes et l'éclat, enchevêtrés, indissociables au gré des vents et tourbillons des siècles... Dans 2001, sans la simiesque andouille découvrant le pouvoir de la violence à la sauce Strauss (Richard, celui d'*Ainsi parlait Zarathoustra*), nous ne jouirions pas du gracile ballet des engins spatiaux à la mode Strauss (Johann, celui du *Beau Danube bleu*). Aujourd'hui, en martyrisant la planète, en lui demandant plus qu'elle ne peut fournir pour nos si précieuses personnes, nous scions la branche de l'évolution sur laquelle nous sommes assis, mais aussi toutes les autres, si ce n'est le tronc. Nous avons cependant élaboré les outils scientifiques pour en prendre conscience, numériques pour nous mobiliser en un temps record, politiques pour agir. Connerie et sagesse jumelées, revers l'une de l'autre, toujours et encore. Reste à savoir si, au seuil enténébré d'une catastrophe verte, nous serons suffisamment futés pour échapper au tout-à-l'égout de l'évolution, nous qui refuserons toujours les histoires dont nous sommes les héros si elles se terminent mal.

La connerie, ça fait des histoires

Justement, l'Histoire sert à écrire des histoires. À tirer les lois générales et les enseignements d'une infinité de micro-faits saupoudrés par le hasard. À nous persuader que nous ne nous trouvons pas embarqués dans une course folle, une caracole absurde, mais qu'à l'échelle des siècles nous allons du point A au point B en empruntant des détours. Que nous survivons aux épreuves. Que nous en tirons profit, et nous améliorons. Que les événements ont un sens, c'est-à-dire à la fois une trajectoire et une

signification. Mais comment les raconter, ces récits? En sélectionnant quels faits? Les batailles et les « grands hommes »? Les échanges culturels et commerciaux? Les mentalités? La vie quotidienne? Pour montrer quoi? À quel public? Quelles histoires de l'Histoire sont les plus véridiques? Ou les plus utiles, ce qui n'est pas la même chose?

L'Histoire, après tout, ne serait-elle qu'une connerie de plus? Oui, pour peu qu'on la prenne pour une machine à pondre des certitudes. Et que l'*hubris* ubuesque saisisse les historiens pour juger les temps arriérés du haut de notre Olympe actuelle. En temps normal, ils savent éviter cet écueil. Une *enquête* est le fruit d'une curiosité, d'une soif d'explorer, de débroussailler, de comprendre. Sans savoir ce qu'on va trouver, ni forcément ce qu'on cherche. Et sans s'ériger en théoriciens ni donneurs de leçon. À ces conditions, pourquoi la connerie, au fil de ses mues, de ses défroques ou de ses paillettes, ne serait-elle pas digne, elle aussi, d'intérêt? Pourquoi ne pas esquisser le portrait de cette créature incendiaire renaissant perpétuellement de nos cendres?

En un mot, disséquons les cons! Mais avec doigté. Et allons voir chez eux si j'y suis!

Jean-François Marmion

La préhistoire de la connerie

Jean-Paul Demoule

Professeur émérite d'archéologie
à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
membre honoraire de l'Institut universitaire
de France et ancien président de l'Institut
national de recherches archéologiques
préventives (Inrap).



Tout a très mal commencé : on ne sait même pas, en effet, d'où vient le mot « con ». Certes, du latin *cunnus*, mais au-delà ? On met parfois *cunnus* en relation avec le latin *cuniculus*, lui-même d'origine inconnue mais peut-être ibérique, et qui désigne à la fois le lapin et une petite galerie souterraine... En effet, comparer le sexe féminin à un petit lapin pourrait ne pas être très différent que de le comparer à un félin femelle, allusion à chaque fois à une douce pilosité. Mais cette étymologie conjecturale est parfois qualifiée de « populaire », donc suspecte.

Si l'on remonte maintenant à l'hypothétique langue indo-européenne originelle censée avoir été parlée au néolithique quelque part en Europe, les linguistes qui s'en disent spécialistes hésitent à faire dériver ce *cunnus* d'une racine *skeu* qui voudrait dire « cacher », ou au contraire d'une racine *kust* qui désignerait l'intestin ou la vessie, ou encore d'une racine *skere* qui voudrait dire « couper ». On rapproche aussi *cunnus* de l'anglais *cunt* et du néerlandais *kut*, appellations vulgaires actuelles du sexe féminin dans ces langues et qui proviendraient d'un mot protogermanique *kunton* ; mais les linguistes

se disputent pour savoir si ce *kunton* proviendrait à son tour, toujours dans l'indo-européen originel, d'une racine *guneh*, « femme » (à rapprocher du grec ancien *gunê*, d'où provient « gynécée »), ou bien de la racine *genh*, « naître » (à rapprocher du grec *genos*, qui a donné « généalogie »), ou encore de la racine *geu*, « cavité », sans compter la racine *kundjan*, « allumer » (que l'on retrouve dans l'anglais *kindle*)...

Dans tous les cas, cela n'explique pas pourquoi un mot d'usage (très) vulgaire désignant à l'origine le sexe de la femme servirait en même temps à qualifier la bêtise humaine en général – même s'il est des expressions ambivalentes, comme « con comme une bite ». Il est difficile de ne pas y voir un symptôme éclatant de la domination masculine. Dans l'excellente *Psychologie de la connerie* (2018), Edgar Morin rappelait comment Jacques Prévert, condamnant son utilisation injurieuse et machiste, lui avait fait remarquer que « con » était « un des plus beaux mots qui soit ». Mais je reviendrai sur cette question originelle.

Des primates déjà très cons...

Retournons auparavant en ces temps, il y a quelques millions d'années, où toutes sortes de primates arpenaient les savanes et forêts d'Afrique. Ces espèces frivoles et primesautières copulaient les unes avec les autres, ne cessant de se métisser. Sans entrer dans des détails trop érudits, un promeneur ou une promeneuse aurait pu identifier, selon les lieux et les époques, les ancêtres

des gorilles, des chimpanzés ou des bonobos, mais aussi bien des ar dipithèques, des australopithèques, des kenyanthropes, des sahelanthropes ou des paranthropes, entre autres, tous subdivisibles eux-mêmes en diverses et éphémères variétés – chaque paléontologue (ils sont loin d'être cons) tenant à chaque fois à définir sa propre espèce à partir de quelques frêles fragments osseux.

Mais voici deux millions d'années émergea une nouvelle espèce, *Homo Erectus*, ainsi nommé parce que cet individu se tenait un peu plus droit que ses congénères, position redressée qui eut aussi pour conséquence de rendre le sexe de la femelle (puisqu'on en parle) beaucoup moins visible. Certains, trop curieux ou irresponsables (ou trop cons), s'écartèrent un peu plus, à chaque génération, de leur territoire africain d'origine. Peu à peu, au fil des millénaires, quelques-uns atteignirent ainsi l'Asie, où ils évoluèrent progressivement en *Homo Denisovens*, puis l'Asie du Sud-Est, jusqu'à se retrouver isolés dans des îles de l'Indonésie (comme *Homo Floresiens*) ou des Philippines (comme le tout nouveau *Homo Luzonensis*). Une connerie, d'ailleurs, car ces deux derniers y devinrent de plus en plus petits, avant de disparaître – mais j'anticipe. D'autres étaient remontés vers l'Europe et se retrouvèrent, au gré des glaciations, dans des environnements très froids, ce qui était plutôt, et inutilement, inconfortable : c'étaient les Hommes de Néandertal. Encore heureux qu'ils aient appris à domestiquer le feu !

La plupart des *Erectus*, cependant, étaient sagement restés sous les cieux cléments de l'Afrique. Ils n'en continuaient pas moins à « évoluer », puisque telle était, chez cette espèce comme chez d'autres, l'incontournable – mais aux résultats pas toujours très heureux –, « loi » de la sélection naturelle : une peau plus noire protégeait certes mieux des rayonnements solaires, mais un cerveau plus gros, avec plus de connexions neuronales, était plus propice à des idées nouvelles et plus ou moins saugrenues – ou, autrement dit, à l'invention de nouvelles conneries. D'autres espèces, telles les étoiles de mer, s'étaient trouvées très bien comme elles étaient, ayant atteint une sorte de perfection, et n'« évoluaient » plus depuis des centaines de millions d'années : la sagesse... À la sélection naturelle s'ajoutait la sélection sexuelle, c'est-à-dire le choix préférentiel de telle ou tel partenaire dotée ou doté de telle ou telle particularité physique – sans que l'on sache si des critères non matériels entraient aussi en ligne de compte, une propension à la connerie par exemple.

Et avec *Sapiens*, ça ne s'arrangea pas...

Nos *Erectus* se transformèrent donc peu à peu, en divers points d'Afrique et à partir de 300 000 ans environ, en *Homo Sapiens*. Et à nouveau, les plus irresponsables (les plus cons?) d'entre eux commencèrent, il y a quelque 160 000 ans, à s'aventurer peu à peu hors d'Afrique vers des contrées de moins en moins hospitalières, de plus en plus froides, jusqu'à carrément

atteindre les Amériques en passant par le détroit de Béring, alors en glace, il y a sans doute 25 000 ans. Le tout pour redescendre à nouveau vers le Sud, qu'il aurait été infiniment plus simple de ne jamais quitter! Ce faisant, ils entreprirent un peu partout de décimer la faune locale, mais aussi les espèces humaines qui les avaient précédés, et qui étaient pourtant leurs cousins éloignés. Début de la sixième grande extinction des espèces, et qui maintenant s'accélère, avec des conséquences qui pourraient être catastrophiques.

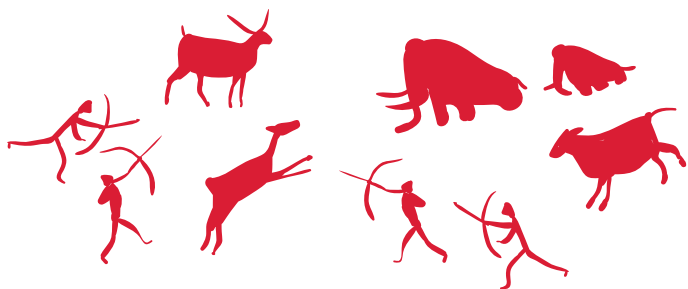
Voici douze mille ans, ils n'étaient néanmoins qu'un ou deux millions d'humains sur terre, répandus sur tous les continents, Amérique du Sud et Australie comprises. Seules une grande partie des îles de l'Océanie restaient à occuper, ce qui allait se faire bientôt. Ils ne se bousculaient guère, à raison d'un humain pour 75 km² de terres émergées – soit 0,01 habitant au km², contre 94 habitants au km² dans la France d'aujourd'hui, Guyane comprise, et 1083 au Bangladesh. Ils vivaient en petits groupes de chasseurs-cueilleurs plus ou moins nomades selon les ressources saisonnières locales, et avaient beaucoup de temps libre. Les chasseurs-cueilleurs observés par les ethnologues ne consacraient en moyenne que trois ou quatre heures par jour à leur subsistance. Et en général, il y avait peu de différences de richesse entre eux, du moins si l'on en croit leurs tombes.

L'inconvénient principal, sur l'actuel territoire français du moins, tout comme sur une partie des

autres continents, était le froid, les glaciers s'étendant à l'époque sur tout le nord de l'Europe et jusqu'à la Belgique. Ils avaient donc été obligés, sans doute depuis l'époque de Néandertal, d'apprendre à construire des abris, yourtes ou tipis – les grottes, loin d'exister partout, n'étant que des lieux d'occupations temporaires, voire des sanctuaires quand ils les décoraient de peintures. Ils avaient dû aussi inventer les vêtements, et même l'aiguille à chas, pour la couture des peaux de bêtes, il y a une vingtaine de milliers d'années.

Retour au *cunnus* originel

Que faisaient-ils de leur temps libre, des quelque vingt heures pleines qui leur restaient à occuper, hors temps de sommeil ? Leur cerveau ne cessait de croître en complexité, toujours par la faute de la sélection naturelle : dès 40 000 ans, leurs capacités psychomotrices étaient visiblement identiques aux nôtres, tout comme leurs préoccupations. Un cerveau devenu en excès par rapport aux stricts besoins de survie, donc



qui faisait de plus en plus de place aux fantasmes, aux rêves, à la folie – et finalement à la connerie. Dès qu'ils commencèrent à représenter, en sculptant, peignant ou gravant, deux thèmes les préoccupèrent. Les animaux d'une part, figurés par dizaines de milliers : non pas les animaux qu'ils mangeaient (sur le territoire français, ils consommaient pour l'essentiel des rennes), mais plutôt ceux qu'ils respectaient, ou qu'ils craignaient – normal, pour des chasseurs.

Leur second sujet de préoccupation et de représentation, d'autre part, était des femmes nues, aux formes extravagantes. La plus ancienne de ces sculptures provient d'une grotte du Jura souabe, Hohle Fels. En ivoire de mammoth, elle mesure six centimètres de haut. Ses seins sont démesurés et en défi à la pesanteur terrestre, sa vulve tout autant – vous avez dit *cunnus*? De plus, elle n'avait pas de tête, non pas brisée, mais remplacée par un anneau de suspension : la tête n'était visiblement pas pour eux la partie la plus importante du corps des femmes. Les préhistoriens nomment du terme noble et chaste de « Vénus » les centaines de statues de femmes nues de cette période dite du paléolithique supérieur, c'est-à-dire en Europe entre 40 000 et 12 000 ans environ.

Maternité, fécondité, fertilité? Sexualité plutôt, vue du côté masculin, pour la seule espèce de primate dont les femelles sont censées être réceptives continûment, à la différence de toutes les autres mammifères. Ainsi les humains peuvent-ils faire l'amour n'importe quand,

mais avec toutes les tensions sociales permanentes induites. Chaque femme aura pu le vérifier, ne serait-ce qu'en prenant les transports en commun... Les récits mythologiques ou épiques sont remplis de copulations, d'enlèvements, de viols. Les guerres ont pour but et conséquence au moins autant de violer les femmes des ennemis, que de tuer lesdits ennemis. Certes, on n'est plus ici dans la connerie, mais dans le crime et l'abjection. Il n'est cependant pas indifférent de pouvoir faire remonter la domination masculine aussi haut dans le temps.

Une nouvelle connerie, qui en appela trois autres

Il y a douze mille ans, donc, la planète n'abritait qu'un à deux millions d'humains. Comment en est-on arrivé, en si peu de temps, aux sept et bientôt dix milliards actuels, dont un milliard est en sous-nutrition et un autre milliard en surpoids, et où 1 % de l'humanité possède la moitié des richesses mondiales? Une seule réponse, ou plutôt une seule connerie, sinon LA connerie: le néolithique, c'est-à-dire l'invention de l'agriculture sédentaire.

En effet, la garantie nouvelle d'une nourriture beaucoup plus sécurisée, associée à la sédentarité, a fait en peu de générations exploser la démographie humaine. Alors que les chasseuses-cueilleuses n'ont en moyenne qu'un enfant tous les trois ou quatre ans, les cultivatrices des sociétés traditionnelles en ont un chaque

année, même si une bonne partie meurt en bas âge. Ce boom démographique va balayer progressivement les sociétés de chasseurs-cueilleurs qui seront repoussées, ou assimilées, voire massacrées comme on peut le voir encore aujourd'hui dans la forêt brésilienne. Dans des zones reculées, ce mode de vie tiendra un peu plus longtemps, du moins dans les zones moins prisées par les agriculteurs. Ainsi, dans l'archipel japonais, la civilisation dite de Jômon, établie dans un biotope relativement riche en ressources marines et en produits de la forêt, ne fera place à l'agriculture que dans les tout derniers siècles avant notre ère.

L'explosion démographique provoquera à son tour trois conneries supplémentaires : le travail, la guerre, les chefs. Le travail, car les humains passèrent ainsi des trois ou quatre heures qu'utilisaient les chasseurs-cueilleurs à chasser, pêcher et cueillir, à la journée continue des agriculteurs, mais tout autant celle des ouvriers de l'industrie et, désormais, des employés de bureau du secteur dit tertiaire, que nous sommes presque tous devenus. C'est pourquoi l'ethnologue Marshall Sahlins avait remarqué dès les années 1960 que, si nous définissons l'abondance comme un rapport coût/profit entre l'énergie dépensée et le résultat, les seules sociétés d'abondance furent celles des chasseurs-cueilleurs.

« Quelle connerie, la guerre », confiait Prévert à Barbara en 1946, dans les ruines de Brest dévasté par les bombardements. La violence entre mâles humains

a certainement dû exister de tous temps – ils sont en effet assez cons. Avec une démographie galopante et la sédentarité, des territoires permanents ont remplacé les parcours nomades des chasseurs-cueilleurs. Au cours du néolithique, les villages, jusque-là ouverts, se perchent sur des hauteurs et s'entourent de fortifications, palissades, fossés, remparts de pierre et de terre. Les blessures se multiplient sur les squelettes. Des armes spécifiques sont inventées rien que pour la guerre : poignards, épées, boucliers, casques, jambières... et cela ne cessera plus jamais.

La connerie est-elle réversible ?

Les chefs, cette troisième connerie. L'archéologie constate qu'au sein des cimetières néolithiques, relativement égalitaires, commencent au bout de deux ou trois millénaires, en parallèle avec la guerre, à apparaître en Europe (mais aussi ailleurs) les tombes d'individus beaucoup plus riches, avec des parures en or, des haches en jadéite, des sceptres, des objets rares venus d'ailleurs.

Les statuettes de femmes nues, dont la tradition s'était poursuivie avec le néolithique, font désormais place à des statues de guerriers en armes. Et cela ne cessera plus jamais : bientôt ces sociétés dites « à chefferies » déboucheront sur les premiers États, il y a déjà 5 000 ans, avec leurs dirigeants, leurs polices, leurs armées, leurs clergés, leurs bureaucraties. La monoculture des céréales, faciles à décompter et à prélever comme l'a montré récemment l'ethnologue James

Scott, sera leur principal moyen de prise de contrôle sur les populations.

Cette connerie semble néanmoins à double sens : si l'on peut comprendre la volonté de pouvoir de certains individus, on a du mal à admettre que les autres, la très grande majorité, les laissent faire. Cette question essentielle a été posée il y a 500 ans par Étienne de La Boétie dans son traité sur *La Servitude volontaire*. Il y proposait trois réponses possibles : l'habitude, qui fait qu'on ne peut envisager qu'un autre monde soit possible (« *there is no alternative* », pour reprendre une citation particulièrement connue) ; le réseau pyramidal d'affidés qui profitent du système ; et enfin la religion, qui apprend la soumission et la résignation au nom d'un monde meilleur après la mort. En effet les souverains se prétendent toujours en lien direct avec le surnaturel, se font « sacrer » lors de cérémonies, quand ils ne jurent pas sur la Bible ou le Coran.

Mais si La Boétie tente d'expliquer pourquoi nous sommes assez cons pour obéir, il ne développe pas l'hypothèse que la résistance serait possible. L'ethnologue français Pierre Clastres avait montré que dans beaucoup de sociétés traditionnelles existent des mécanismes pour contrer la montée de pouvoirs excessifs : dérision, obligation de redistribution des richesses, remise en jeu constante du prestige du grand guerrier, inhumation du grand homme avec ses richesses, etc. Dans les périodes historiques documentées par des écrits, révoltes et révolutions ont régulièrement renversé des

pouvoirs jugés excessifs. Des tentatives d'organisations plus démocratiques, non seulement politiques mais aussi sociales ont parfois été expérimentées. Certaines sociétés, comme les Inuits ou les Amérindiens des Grandes Plaines, faisaient alterner, selon les saisons, des moments d'ordre coercitif (notamment pour l'organisation de la chasse) et des moments au contraire d'« anarchie » quotidienne le reste de l'année.

Ainsi, par un long enchaînement de conneries préhistoriques à chaque fois évitables, l'humanité en est arrivée là. Certes, quel que soit le devenir de cette humanité et de son environnement, la planète Terre n'en continuera pas moins de tourner – du moins jusqu'à l'extinction du soleil, prévue dans quelque cinq milliards d'années. Mais tout cela était-il vraiment inévitable?

Bibliographie

P. Clastres, *La société contre l'État – Recherches d'anthropologie politique*, Éditions de Minuit, 1974.

J.-P. Demoule, *Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire – quand on inventa l'agriculture, la guerre et les chefs*, Fayard, 2017.

J.-P. Demoule, D. Garcia & A. Schnapp (dir.), *Une histoire des civilisations – Comment l'archéologie bouleverse nos connaissances*, La Découverte, 2018.

M. Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance – L'économie des sociétés primitives*, Gallimard, 1976.

J. Scott, *Homo Domesticus – Une histoire profonde des premiers États*, La Découverte, 2019.

La connerie est-elle le propre de l'Homme ?

Jacques Vauclair

Fondateur du Centre de recherche
en psychologie de la connaissance,
du langage et de l'émotion de l'université
d'Aix-Marseille, membre honoraire
de l'Institut universitaire de France.



Dans ce chapitre, il sera question de primates, donc de « bêtes ». D'après le *Littre*, une bête serait un animal placé au-dessous du genre humain. La bête serait privée de raison, car, selon Descartes, c'est une machine... d'après cette définition, le primate humain, autrement dit l'Homme, serait comparativement plus intelligent, et donc peu bête. Il ne sera pas à l'ordre du jour de traiter ici de l'intelligence des primates pour rehausser leur statut cognitif, cela a déjà abondamment été fait : plus personne ne conteste aujourd'hui que les animaux sont dotés, comme l'humain, de systèmes sophistiqués de traitement de l'information, grâce à des processus cognitifs et émotionnels complexes.

Une question de recul sur les erreurs

Oui, les primates sont « intelligents » ! Étant des animaux sociaux, ont-ils développé certaines relations laissant à penser qu'ils pourraient attribuer de la connerie à autrui ? Voici trois exemples qui peuvent le laisser penser :

– Le chapardage de nourriture est très fréquent entre singes. Il relève systématiquement de la catégorie des comportements qualifiés d'« intelligents ». En effet, un individu dominé (donc, pour l'Homme seulement, une sorte de con) fait preuve d'astuce en accaparant la nourriture d'un dominant alors que celui-ci a le dos tourné. Ce dernier, qui n'a pas vu le chapardage, est-il pour cela rétrogradé au statut de con par les autres ? Certes non, il en faut beaucoup plus pour le destituer.

– S'il existe un éventuel « souffre-douleur » au sein d'un groupe, est-il pour autant, aux yeux des autres, un con ? Non, car souvent il s'agit d'un dominé qui se voit contraint d'obéir aux lois strictes de la hiérarchie sociale, lesquelles sont utiles pour la survie du groupe et non pas pour le « plaisir » de rabaisser l'autre... comme chez les humains.

– Enfin, on pourrait penser que des singes sont capables de s'allier pour jouer une farce à un congénère, le prenant, en quelque sorte, pour un con. Cela est improbable, car il s'agit là d'une conduite proprement humaine nécessitant d'attribuer des intentions et des croyances à autrui... ce dont les singes n'ont que faire pour leurs exigences quotidiennes (sauf à les dresser pour faire de soi-disant « farces » sur une piste de cirque).

Pour l'heure, aucun exemple, même anecdotique, ne permet de penser que certains singes en prennent d'autres pour des « cons ». Car prendre un autre pour

un « con » consiste en une conduite intentionnelle, impliquant un jugement contrevenant chez l'humain à une exigence morale basique, or une telle remise en question de valeurs s'avère incompatible avec les capacités et les nécessités biologiques de nos cousins.

Force est de constater que si les primates humains profitent de comportements erronés ou déviants chez les autres pour les traiter de bêtes, de cons et plus encore, les primates non humains n'exploitent pas leurs capacités intentionnelles relativement faibles (comparées à celles prêtées aux humains) pour s'injurier. Dans notre vie sociale, on n'est jamais un con tout seul, puisque c'est à travers les regards et les jugements des autres que la condamnation est prononcée. Ce qui comparativement rend les singes plus bêtes que les hommes, c'est qu'avec nos expériences en neurosciences et en sciences cognitives, même si nous ne pouvons gommer erreurs, biais, bêtises de traitement, nous pouvons les identifier. C'est là notre part d'anti-connerie... Quoiqu'en sciences aussi, on peut rencontrer de belles conneries, qui vont de l'erreur à la falsification.

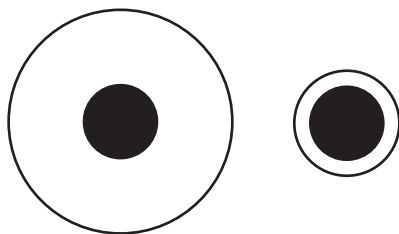
À défaut de prendre certains de leurs congénères pour des cons, on peut se demander si les singes partagent avec les humains des déviations de traitement de l'information, autrement dit des erreurs, des biais et autres « conneries » ? Les singes, en tant que proches cousins, tombent-ils dans les mêmes pièges, comme les illusions perceptives ? Leurs prises de décision dans des situations de jugement souffrent-elles des mêmes types

de biais ? Les quelques exemples expérimentaux qui suivent attesteront, d'une certaine façon, de la connerie des primates. Ils permettront de dire, non pas « malin comme un singe », mais « bête comme un humain ».

Les singes se bercent d'illusions

Et si la connerie était déjà une affaire d'illusion ? Classiquement, les illusions d'optique sont considérées comme des perceptions qui ne correspondent pas à la réalité telle qu'on la quantifie objectivement avec des instruments de mesure. Une illusion d'optique est donc une configuration qui trompe le système visuel humain, en aboutissant à une perception déformée de la réalité. J'en citerai trois.

Selon l'illusion de *Delboeuf* (voir figure ci-après), un disque noir apparaît plus petit lorsqu'il est entouré d'un cercle plus grand et inversement. Même les spécialistes de la perception visuelle commettent cette erreur.



Qu'en est-il du primate non humain ? Les macaques et les singes capucins, entraînés à sélectionner sur ordinateur le plus grand des deux disques présentés,

« s'illusionnent » de façon comparable¹. Si on leur propose deux portions différentes de nourriture sur deux assiettes de même taille, les chimpanzés préfèrent la plus grande portion, sans surprise. Toutefois, lorsque les assiettes sont de tailles différentes mais les portions de quantité semblable, l'équivalence des portions est mal perçue : les chimpanzés préférant alors la même portion dans une petite assiette plutôt que dans une grande, qui leur paraît moins remplie². Ils choisissent même une plus petite quantité dans une petite assiette, plutôt qu'une plus grande dans une grande assiette... Testés de façon comparable, les humains s'avèrent aussi bêtes dans leur choix. De l'intérêt pour les restaurateurs de connaître ces résultats avant d'adopter la taille de leurs assiettes!

Enfonçons le clou à l'aide d'une deuxième illusion, celle du *corridor* (figure ci-après). Alors qu'elles sont de même taille, la personne située dans la partie inférieure de l'image semble plus petite que celle située dans la partie supérieure.

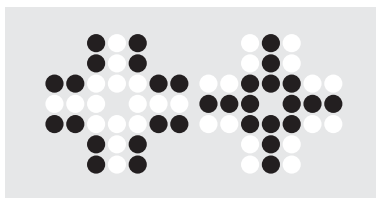


1- A.E. Parrish, S.F. Brosnan & M.J. Beran, « Do you see what I see? A comparative investigation of the Delboeuf illusion in humans (*Homo sapiens*), rhesus monkeys (*Macaca mulatta*), and capuchin monkeys (*Cebus apella*) », *Journal of Experimental Psychology: Animal Learning and Cognition*, 41, 395-405, 2015. Illustration issue de l'article.

2- A.E. Parrish & M.J. Beran, « When less is more : Like humans, chimpanzees (*Pan troglodytes*) misperceive food amounts based on plate size », *Animal Cognition*, 17, 427-434, 2014.

Entraînés à manier un joystick quand les images de deux personnes paraissent de tailles différentes, et à s'abstenir dans le cas contraire, des babouins « se bercent de la même illusion » avec le corridor³, tout comme les chimpanzés⁴ et tout comme les humains.

Enfin, avec l'illusion du *solitaire* (voir figure ci-après), les points blancs nous paraissent, à tort, plus nombreux lorsqu'ils sont regroupés au centre et vice versa.



En fait, les deux configurations comportent un nombre identique de points blancs et noirs, à savoir 16. Des singes capucins, entraînés à choisir celle qui en contient le plus, sont tout aussi sujets que nous à cette illusion⁵.

3- I. Barbet & J. Fagot, « Perception of the corridor illusion by baboons (*Papio papio*) », *Behavioural Brain Research*, 132 (1), 111-115, 2002. Illustration issue de l'article.

4- T. Imura, M. Tomonaga & A. Yagi, « The effects of linear perspective on relative size discrimination in chimpanzees (*Pan troglodytes*) and humans (*Homo sapiens*) », *Behavioural Processes*, 77(3), 306-312, 2008.

5- A.E. Parrish, C. Agrillo, B.M. Perdue & M.J. Beran, « The elusive illusion: Do children (*Homo sapiens*) and capuchin monkeys (*Cebus apella*) see the Solitaire illusion? », *Journal of Experimental Child Psychology*, 142, 83-95, 2016. Illustration issue de l'article.

La question philosophique serait de savoir pourquoi les primates humains et non humains font preuve, dans certains contextes, de traitements de l'information clairement fallacieux. Est-ce une réponse adaptative, et si oui : à quoi ?

Bazarder le hasard, ou l'effet « la main chaude »

On dit d'un sportif, par exemple d'un joueur de basket-ball, qu'il a la « main chaude » quand il réussit une série de paniers, autrement dit quand il se montre particulièrement performant, de façon cumulative. Et pourtant, rentrer un panier, ou cinq, ou dix de suite, n'augmente absolument pas la probabilité de réussir la série de paniers suivants⁶. Ce sentiment de « main chaude », autrement dit d'une réussite à coup presque sûr, prend appui sur une interprétation anormalement positive. Cette négation du hasard a été observée dans d'autres domaines, comme celui des paris (lancer de dés) ou de la finance. Les singes partagent cette tendance à rechercher des résultats prévisibles dans des événements pourtant indépendants sur le plan statistique. Par exemple, pour obtenir une récompense alimentaire, les macaques savent repérer l'ordre de présentation de photographies lorsqu'elles surgissent de façon régulière à gauche ou à droite d'un écran d'ordinateur. Si elles apparaissent ensuite au hasard, les singes

6- T. Gilovich, R. Vallone & A. Tversky, « The hot hand in basket-ball: On the misperception of random sequences », *Cognitive Psychology*, 17, 295-314, 1985.

portent leur regard sur l'écran comme s'ils s'attendaient à ce que les « séries » apprises se reproduisent. Le biais de la « main chaude » pourrait donc leur être attribué⁷.

Quand le chimpanzé se mélange les pinceaux

Parmi les nombreux biais cognitifs décrits chez l'Homme, *l'effet Stroop* désigne l'interférence entre une tâche cognitive principale et une tâche secondaire automatique. Dans l'épreuve du Stroop, des noms de couleur sont écrits avec une couleur différente : par exemple, le mot « bleu » est écrit en rouge ; le sujet doit donner la couleur de l'encre ; une interférence, donc une erreur, se produit lorsqu'il dit « bleu » au lieu de « rouge ». Les erreurs sont beaucoup plus nombreuses et les temps de réaction mis pour nommer la couleur beaucoup plus longs en situation d'incongruence (« bleu » écrit en rouge) que de congruence (« rouge » écrit en rouge). Ce biais attentionnel est aussi étudié dans le cas où des mots à signification émotionnelle (« mort » ou « joie ») et des mots neutres (« tasse ») sont imprimés dans trois couleurs : par exemple, les mots négatifs sont en vert, les mots positifs en bleu et les mots neutres en rouge. Chez l'humain, la couleur des mots est nommée plus lentement quand les mots sont négatifs (« mort » écrit en vert), comparativement

7- T.C. Blanchard, A. Wilke & B.Y. Hayden, « Hot-hand bias in rhesus monkeys », *Journal of Experimental Psychology: Animal Learning and Cognition*, 40(3), 280-286, 2014.

au temps mis pour nommer celle des mots neutres. Il s'agit d'un effet émotionnel de Stroop.

Une version existe pour les chimpanzés⁸. Deux carrés colorés apparaissent sur un écran tactile. Les chimpanzés sont récompensés pour toucher avec la main le cadre bleu, mais pas le cadre jaune (protocole « Go/No-Go »). Les chimpanzés sont plus lents et moins précis pour désigner les cadres bleus dont la forme interne est jaune plutôt que bleue. Il s'agit d'un effet classique du Stroop. Dans une seconde expérience, des photographies en couleur du vétérinaire, du soigneur et d'un étranger sont présentées dans des cadres de couleur. Les chimpanzés sont plus lents à toucher la cible du cadre bleu quand l'image du vétérinaire y est insérée, que quand il s'agit de l'image d'un étranger ou du gardien. Cet effet est très fort chez les animaux anesthésiés récemment par le vétérinaire ! Ces résultats sont passionnants. Toutefois, des milliers d'essais sont nécessaires pour entraîner les chimpanzés dont les comportements interindividuels s'avèrent, de plus, très contrastés.

Exploitation des biais pour le bien-être animal

Beaucoup de conduites humaines, comme les erreurs de raisonnement ou les biais cognitifs, ont été cataloguées dans l'ouvrage *Psychologie de la connerie*

8- M. Allritz, J. Call & P. Borkenau, « How chimpanzees (*Pan troglodytes*) perform in a modified emotional stroop task », *Animal Cognition*, 15, 1-15, 2015.

comme des manquements⁹ : l'état affectif modifie le traitement des informations, et donc le jugement. Par exemple, des personnes diagnostiquées comme dépressives portent un jugement pessimiste à propos d'une situation ambiguë en la considérant comme négative, alors que des personnes dans un état émotionnel optimiste identifient cette même situation comme positive. Les primates non humains manifestent-ils de telles déviations de jugement en fonction de leur état émotionnel ? L'étude des biais cognitifs

Bête comme un humain

chez l'animal est très récente et a débuté au début des années 2000, principalement pour accroître le bien-être animal. Il a été observé que les biais de jugement chez les animaux

permettent d'identifier les réactions positives ou négatives d'adaptation à l'environnement.

L'impact de différentes procédures d'élevage, censées induire un état affectif général positif ou négatif, a été testé chez des macaques. On leur présente tout d'abord, sur un écran, deux lignes de longueur nettement différente. Afin de recevoir une récompense alimentaire, ils doivent toucher une ligne en s'abstenant de toucher l'autre. Lorsque des lignes de longueur presque identiques sont présentées, les sujets vivant dans un environnement pauvre en stimulations se trompent

9- E. Drozda-Senkowska, « Connerie et biais cognitifs » in J.-F. Marmion (sous dir.), *Psychologie de la connerie* (pp. 83-96), Éditions Sciences Humaines.

davantage. Comme les humains anxieux et déprimés, les singes stressés manifestent des biais de jugement, donc des erreurs de traitement de l'information¹⁰.

De telles situations expérimentales sont contraignantes pour les animaux, et s'avèrent éloignées de leurs comportements plus habituels, comme reconnaître les expressions faciales des congénères. Une expérimentation a justement testé le *biais d'attention* chez les macaques rhésus : il consiste pour un individu à porter son attention vers ce qui le préoccupe à un moment donné. Cette attention dure, selon les cas, plus ou moins longtemps. Les chercheurs ont montré des paires d'images représentant des visages de congénères mâles adultes. Dans chaque paire, une image présente une expression agressive et l'autre une expression neutre. La direction du regard vers ces images est enregistrée. Chaque singe est testé deux fois : à la suite d'un état stressant (bilan de santé vétérinaire), puis d'une situation positive (enrichissement de l'environnement avec des jouets, etc.). Après l'expérience stressante, ils font preuve d'un net évitement des visages agressifs. En revanche, après la période d'enrichissement, leur attention est plus soutenue vers ces mêmes visages agressifs. L'état émotionnel du singe régule ainsi son niveau d'attention sociale envers les réactions de ses

10- E.J. Bethell, A. Holmes, A. MacLarnon & S. Semple, « Cognitive bias in a non-human primate : Husbandry procedures influence cognitive indicators of psychological well-being in captive rhesus macaques », *Animal Welfare*, 21, 185-195, 2012.

congénères¹¹. De telles observations invitent à se montrer plus attentif aux contextes de vie des singes.

Les illusions et les biais apparaissent comme des distorsions, des erreurs perceptives et de jugement, dans le traitement perceptif et cognitif d'informations particulières. La question est de savoir si de telles réponses constituent malgré tout des aides et raccourcis pour économiser des ressources cognitives et prendre, en contexte, des décisions rapides et efficaces. Une erreur pour un bien ? De plus amples recherches sont nécessaires avant de pouvoir dire si les primates souffrent du même syndrome de connerie que leurs cousins humains.

11- E.J. Bethell, A. Holmes, A. MacLarnon & S. Semple, « Evidence that emotion mediates social attention in rhesus macaques », *PLoS ONE*, 7(8): e44387, 2012.

La sélection naturelle des connards

Rencontre avec Steven Pinker

Linguiste et professeur de psychologie
à l'université de Harvard.



• *D'un point de vue évolutionniste, comment expliquer une telle prolifération de la connerie dans l'histoire de l'humanité ?*

Je pense tout d'abord que le goût désintéressé de la vérité nue, indépendamment de ses conséquences sur autrui ou sur nous-même, est sans doute un cadeau des Lumières. Si l'on prône la rationalité, cela signifie que l'on accepte que d'autres puissent utiliser la raison contre nous, et que ce qui avantage le plus la communauté puisse nous désavantager personnellement. Or la plupart des gens, dans un contexte de compétition sociale, s'intéressent en priorité à leur statut, à leur pouvoir, à leur considération : si les faits remettent en cause leurs prétentions à la connaissance, à la sagesse, à la compétence, à la vertu, alors autant nier les faits, nier la logique allant à l'encontre de leur personne ou de leur groupe d'appartenance. D'autre part, la connaissance s'obtient de haute lutte. La science, le journalisme, l'université, les encyclopédies, les processus de vérification des faits, sont des inventions très récentes dans l'histoire de l'évolution et même de la culture humaines. Notre intuition, notre sens commun, n'est pas de s'assurer la vérité des faits grâce à des sources faisant autorité, tout simplement parce que cela n'a jamais été une habitude durant l'histoire globale de notre espèce. Aujourd'hui encore, personne n'a le monopole de la vérité : nous savons que les scientifiques peuvent se tromper, de même que les journalistes et les experts en tout genre. Avec tout cela, rien d'étonnant à ce que nous

n'accordions pas toujours notre confiance aux sources que nous avons pourtant toutes les raisons de croire les plus fiables. Il n'y a rien d'intuitif, de naturel, à nous y référer.

• *Les connards représentent-ils un avantage évolutif pour un groupe social ?*

L'évolution ne se déroule pas pour le bénéfice d'un groupe, mais pour le bénéfice des gènes. La bonne question n'est donc pas de savoir si c'est bon pour le groupe, mais de savoir s'il est bon pour le connard d'être un connard ! Et la réponse, clairement, est : « C'est bien possible... » Jusqu'à un certain point, en tout cas, parce qu'il y a autant d'avantage que d'inconvénient à être un connard. L'avantage, c'est qu'on se sent plein d'assurance, qu'on cherche le pouvoir, qu'on revendique les ressources d'autrui. Les connards sont souvent populaires, ils trouvent facilement des partenaires sexuels... L'inconvénient, c'est qu'ils blessent beaucoup d'autres personnes qui peuvent alors unir leurs efforts pour les destituer ou les discréditer. Ce n'est pas prouvé, mais il est possible que certains connards prolifèrent naturellement... jusqu'à un certain point seulement. S'ils se mettent à aliéner trop de gens, ceux-ci finissent par se révolter. Et s'il y a vraiment trop de connards, ils vont se nuire mutuellement et perdre les avantages que l'on peut tirer de la coopération et de relations sociales harmonieuses. C'est une dynamique : la société en tolère un certain nombre, parce que les connards eux-mêmes en tirent profit, mais il y a des limites !

• *Comme expliquer que des gens puissent voter pour un connard ?*

Souvenons-nous de la citation attribuée à Franklin Roosevelt à propos d'Anastasio Somoza Garcia, dictateur du Nicaragua : « C'est peut-être un fils de pute, mais c'est notre fils de pute ! » Les gens qui votent pour un connard votent pour leur connard. Lequel peut s'avérer tout à fait charismatique,

et donner une image d'assurance, de domination. Pour peu qu'il soit votre allié, il peut combattre vos ennemis et se faire le champion de vos intérêts.

• Il peut donc être très avantageux de se voir dirigé par un connard ?

Certainement. En tout cas, pour le connard lui-même ! Et pour ses alliés. Mais pas forcément pour un pays dans son ensemble. Rarement, en réalité...

• La connerie est-elle globalement identique chez les hommes et les femmes ?

Il existe des différences. Je ne suis pas un expert, mais peut-être que les mêmes gènes s'expriment différemment chez les hommes et les femmes. Les hommes sont plus facilement psychopathes et narcissiques, tandis que les femmes présentent davantage de troubles de la personnalité à tendance *borderline*, ou histrionique comme chez les divas. Ceci dit, la connerie la plus nuisible concerne les deux sexes. En anglais, il est très rare qu'une femme soit qualifiée d'*asshole* (trou du cul), je ne sais pas pourquoi. Pour elles, le mot le plus proche est probablement *bitch* (salope). Mais c'est un domaine politiquement sensible, parce qu'il peut paraître misogyne.

• Selon les points de vue que vous développez dans vos derniers livres, jamais nous n'avons été aussi éduqués, ni sans doute aussi intelligents. Cependant les connards de la pire espèce n'ont jamais été aussi visibles, grâce à Internet. Notre époque n'est-elle pas, malgré tout, la plus propice à l'extension de la stupidité ?

Il y a toujours eu de la connerie et des connards, des leaders fascistes, des dictateurs, des rois incompetents, mais indiscutablement, les connards ont bien davantage pignon sur rue. Car si nous n'avons jamais été aussi intelligents,

aussi rationnels, il existe aujourd'hui beaucoup plus d'opportunités pour les ignorants de se rassembler. Deux phénomènes entrent en jeu : d'abord l'ascension des psychopathes narcissiques, et ensuite la désinformation et le *bullshit*. Parfois, les deux tendances vont dans le même sens !

• *L'humanité a-t-elle le monopole de la connerie ?*
Existe-t-il des cons chez les animaux ?

Oh oui, il est probable que, selon nos standards, la plupart des animaux soient des cons ! Ils ne présentent pas la même générosité, le même souci du bien commun que nous. Les mâles se trouvent en compétition pour la séduction des femelles, lesquelles vont parfois jusqu'à massacrer leurs rejetons respectifs comme chez les chimpanzés, nos plus proches parents. Beaucoup de spécialistes sont chatouilleux sur la question parce qu'ils souhaitent améliorer notre perception des animaux, particulièrement de ceux qui sont exploités ou en voie d'extinction. Il est donc difficile d'obtenir une réponse catégorique, mais d'après nos standards, oui, encore une fois, bien des animaux seraient des sales cons !

Propos recueillis par Jean-François Marmion

Sommes-nous violents depuis toujours ?

Marylène Patou-Mathis

Préhistorienne, directrice de recherche
au CNRS, rattachée au Département Homme
et Environnement du Muséum National
d'Histoire Naturelle.